

L'urbanisation de la Jordanie aux époques hellénistique et romaine: conditions géographiques et ethniques

La Jordanie, si on la définit par les frontières de l'actuel Royaume hachémite, ne connut dans l'antiquité qu'une période où elle fut unifiée: la période de la province romaine d'Arabie créée par l'empereur Trajan en 106 de notre ère. La province dura, avec des variations pour son étendue et ses subdivisions, jusqu'à la conquête arabe; elle était la consécration d'une évolution amorcée quelques siècles plus tôt¹.

Si l'unité de la Jordanie paraît aujourd'hui une donnée évidente, dictée en quelque sorte par des conditions géographiques, ces mêmes conditions, renforcées par des données ethniques, se sont opposées pendant longtemps à l'unification et ces diverses données se sont fait sentir avec une force particulière dans les mille ans d'histoire que nous saisissons avec plus ou moins de netteté antérieurement à la conquête romaine. C'est à l'étude de ces données que sera consacré cet exposé dans leurs effets sur le développement du pays aux époques hellénistique et romaine et, plus particulièrement, dans leurs rapports avec ce qui est une caractéristique majeure de cette même époque: le développement urbain.

I

Dans le modelé géographique du pays, ce sont les lignes de clivage nord-sud qui sont le plus marquées, en tout cas le plus apparentes.

Voici d'abord, comme dans tous le pays du Croissant Fertile, le clivage entre zone désertique, à l'est, et zone cultivable, à l'ouest, entre monde des nomades et monde des sédentaires; cette ligne de partage traverse le pays tout entier du sud au nord et se prolonge au-delà dans la Syrie voisine. C'est, il est inutile d'y insister, un clivage fondamental dans l'histoire de toute la région.

Une autre ligne de clivage de même orientation, mais d'importance bien moindre, est celle qui isole la vallée du Jourdain, la rive est n'étant jamais complètement séparée de la rive ouest.

Ces deux divisions fondamentales obscurcissent sans nul

¹ La coïncidence n'est qu'imparfaite; au nord, Bosra la capitale de la province se trouve aujourd'hui en territoire syrien; à l'ouest la vallée proprement dite du Jourdain resta toujours directement rattachée à la Palestine et, au sud, la province s'avancit largement dans l'actuel territoire séoudien. Cf. M. Sartre, *Trois études sur l'Arabie romaine et byzantine* (coll. Latomus 178) pp. 17-76.

doute l'existence de lignes de clivage orientées est-ouest dont le rôle dans l'histoire de la Jordanie se révèle comme capital aux époques prises en considération. On peut distinguer en effet dans la structure du pays deux zones majeures dans ce sens. La zone sud groupe une série de petits royaumes de type oriental traditionnel, la forme locale de la cité-état, si caractéristique du monde antique: les royaumes d'Edom, de Moab, d'Ammon, sans compter la petite entité dont le centre était Hesbon². C'est en réalité une zone de sédentarisation plus ou moins prononcée, zone de rencontre et d'interpénétration entre monde des nomades et monde des sédentaires.

Plus au nord, au-delà du Yabbok (nahr Zarqa), c'est une vaste zone agricole qui s'étend d'Amman à Irbid et, au-delà, dans le Golan ou dans la Syrie du Sud: dans l'ensemble, une région de cultures dans laquelle les secteurs boisés ne manquent pas.

L'histoire du développement de cette zone reste confuse pour nous pour ce qui est des origines. Ce fut un lieu d'affrontement, une zone de contestation entre les deux puissances régionales les plus importantes du temps, l'une ayant sa base en Palestine, l'autre en Syrie. Cette histoire est illustrée pour nous par la lutte qui opposa les rois d'Israël à ceux de Damas³.

Avec l'entrée en scène des Romains l'image devient plus nette. Un nom unique permet désormais de définir cette région, celui de *Décapole*, le pays des Dix Cités, qui d'Amman au sud va à Hippos dans le Golan, dans le sens sud-nord, et de Beisan en Palestine à Canatha dans le Hauran⁴

² C'est à travers ce petit royaume que les Hébreux purent atteindre la vallée du Jourdain et s'élancer à la conquête de la Palestine; cette zone fera partie par la suite de la 'pérée' hérodiennne (avec la forteresse de Machéronte) et isola ainsi Amman de la partie sud du pays.

³ Un des épisodes les plus fameux de ce conflit est la lutte qui opposa au IX^es. Achab d'Israël à Beni-Hadad d'Aram (= Damas), et ses successeurs à Hazaël. Cf. p. ex. A. Dupont-Sommer, *Les Araméens*, p. 31 suiv. L'enjeu de la lutte est en grande partie le pays de Galaad de l'Ancien Testament (Djerash-Ajlun). Pour des données récentes, cf. dans *Studies in the History and Archaeology of Jordan*, 1 les études de C. Bennett, K. H. Bernhardt, M. Weippert et J. Maxwell Miller.

⁴ Le chiffre même de dix peut être théorique et, en tout cas, le nombre des villes réunies sous ce vocable—mais sans doute non unies par des liens organiques—a pu varier d'une époque à l'autre. On se souviendra dans ce contexte des témoignages qui rattachent Damas à la Décapole.

1. Les villes de la Décapole.

(Abila (Queilbe), Canatha (Qanawat), Capitolias (Beit Ras), Dion (el Hussn) (?), Gadara (Umm qeis), Gerasa (Djerash), Hippos (Qalaat el Hussn), Nysa (Beisan), Pella (Fahil), Philadelphie (Amman). Autres sites: Bosra (Bosra), Adraa (Deraa), Esbous (Hesban).



(FIG. 1). Il s'agit là d'un programme maximum et qui, tel quel, ne connut sans doute que brièvement et sporadiquement une existence de fait. C'était une création de Pompée qui rattacha la Décapole à la province de Syrie nouvellement créée (64 av. J.C.)

La création de la Décapole représente ainsi sans nul doute une opération politico-militaire de grande envergure⁵. En donnant consistance à une région apparemment inorganique dépourvue de centre et d'unité administrative, elle créa un bloc, un bloc destiné à neutraliser les forces en présence dans la région, un bloc sur lequel Rome compte pouvoir s'appuyer: d'où le recours à la formule de la *polis*, de la cité état, cette conception si caractéristique du monde gréco-romain.

Ce bloc était là pour barrer la route. Pour barrer la route d'abord aux mouvements des nomades qui étaient en état d'effervescence à l'arrivée de Pompée. La Décapole barre la voie qui d'Aqaba à Amman et, de là, par Deraa, mène jusqu'à Damas, une voie qui remonte sans nul doute à la nuit des temps. C'était dresser une barrière devant les ambitions des rois de la Nabatène qui atteignirent à la même époque le sommet de leur puissance. La base de leur pouvoir était constituée par les anciens royaumes d'Edom et de Moab—mais Amman leur échappe. Pour le reste leurs caravanes et éventuellement leurs troupes contournent la région de la Décapole à travers le désert de l'est et les Romains ne voyaient

manifestement pas, du moins pour commencer, d'inconvénient et peut-être même quelque avantage à les laisser occuper Bosra aux portes de la Syrie⁶. Domaines et rôles des uns et des autres se trouvaient ainsi clairement définis.

Mais prenons y bien garde. Ce ne sont pas seulement les Nabatéens auxquels des limites à ne pas franchir sont ainsi fixées; c'est aussi un autre *ethnos*, une autre nation, celle qui sous la direction des Maccabées d'abord, des Hasmonéens ensuite, a unifié la Palestine et, à la veille de l'arrivée de Pompée, avait manifesté une volonté d'expansion marquée du côté de la rive orientale du Jourdain, sur le plateau jordanien même et jusqu'en Syrie du sud⁷. Le rattachement de Beisan (Nysa-Scythopolis) sur la rive ouest du Jourdain à la Décapole représente dans ce contexte un fait éloquent: avec Pella, qui lui fait face sur l'autre rive, cette ville constitue un véritable verrou qui barre la route du Jourdain et du Yarmouk⁸. A quelque cinquante ans de là Auguste installera un verrou du même genre plus au nord, celui formé par la colonie double de Beyrouth-Héliopolis (Baalbek) et destiné à barrer la Beqa' libanaise: c'était à cette date mettre un terme définitif aux mouvements des nomades ituréens qui troublaient la région depuis près d'un siècle.

C'est précisément sur ce point que les prévisions de Pompée se révélèrent vaines; la Décapole ne put jamais jouer pleinement le rôle qu'il avait prévu pour elle. L'étonnante faiblesse qu'Auguste manifesta d'abord à Hérode, que ses successeurs conservèrent après lui aux héritiers de celui-ci, réduisit à néant cette partie du programme initial. Les Hérode débordèrent largement sur le Golan et au-delà sur le Hauran, si même ils devront respecter les principales cités de la Décapole, comme le feront pour la même période les Nabatéens de leur côté. Les choses, si l'on peut dire, rentreront dans l'ordre par la création de la province d'Arabie qui groupera dans une même unité l'ancien royaume des Nabatéens et la plus grande partie de la Décapole—une unité clairement délimitée du côté de la Palestine et de la Syrie.

II

Exposée de la sorte, cette histoire a de quoi surprendre. La Décapole serait-elle vraiment une sorte de création *ex nihilo*, le résultat d'une décision arbitraire du conquérant romain?

⁶ Il est clair que les Romains pouvaient occuper Bosra sans difficulté; s'ils ne l'ont pas fait, c'est qu'ils y avaient intérêt. Ce poste avancé n'était guère défendable par les Nabatéens et pour cette raison on doutera aussi qu'on puisse parler pour Bosra d'une seconde capitale nabatéenne: les rois nabatéens s'y seraient trouvés dans une souricière. Le tableau des routes antiques s'est trouvé obscurci par la création de la *Via Nova Traiana* en 108, route qui reliait directement Amman à Bosra. La Jordanie a toujours été parcourue du sud au nord par deux routes parallèles; aujourd'hui le Royal Highway et le Desert Road. Naturellement Bosra pouvait servir de tête de ligne aussi pour les caravanes empruntant le wadi Sirhan. Pour l'histoire des Nabatéens en dernier lieu, A. Negev, *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, II, 8, pp. 520-686.

⁷ Cf. les efforts faits par Alexandre Jannée. Cet expansionnisme est repris par les Hérode (cf. plus loin); les causes de cet expansionnisme restent obscures: accès à un grenier à blé fourni par la Syrie du Sud? mainmise sur une partie de la grande route Amman-Deraa-Damas?

⁸ Pour Beisan-Nysa cf. B. Lifshitz, *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, II, 8, pp. 262-294.

⁵ Pour l'histoire de la Décapole, en attendant une étude exhaustive, A. Spijkerman, *The Coins of the Decapolis and Provincia Arabia* (Jerusalem 1978), et H. Bietenhard, dans *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, II, 8, pp. 220-226.

Un examen approfondi montre qu'il n'en est rien. Il existe une préface hellénistique.

La tradition antique l'établit clairement. Pompée, nous dit-elle, rendit la liberté aux villes de la région⁹; elles sont donc antérieures à son arrivée. Certaines d'entre elles rattachaient à tort ou à raison leur origine à Alexandre lui-même, ainsi Gerasa et Capitolias¹⁰ qui mentionnent sur leur monnaies le conquérant comme fondateur (*ktistès*). La plupart des Dix notent encore sur les mêmes monnaies—d'époque impériale—qu'elles font partie de la Syrie 'creuse' (*Koillè Syria*)—une notion spécifiquement hellénistique et dépourvue de signification dans le système administratif romain¹¹. Par ailleurs Gerasa s'appelait, encore du temps d'Hadrien, Antioche du Chrysorhoas et, selon la tradition, Gadara s'est appelée à un moment de son histoire Antioche, à un autre Séleucie; de même, les habitants d'Hippos se disent sur leurs monnaies *Antiocheis*, ceux d'Abila *Seleukeis*¹². Enfin Nysa, l'antique Beisan, tire sans doute son nom de celui d'une princesse séleucide¹³ et Amman, bien auparavant, sans doute vers 250, s'appela Philadelphie par la grâce du deuxième Lagide¹⁴. Le cas des Antioche doit nous retenir; ce nom peut remonter à Antiochos III; mais on pensera plus volontiers à son fils Antiochos IV engagé localement dans une lutte sans merci contre les Maccabées. Les bases que pouvaient fournir des cités à la grecque ne pouvaient que lui sembler souhaitables et à soutenir. Et l'on voit là apparaître une des missions de ces villes: celle de faire front du côté de la Palestine. Une origine hellénistique devient ainsi probable pour la plupart des villes de la Décapole; le fait mérite d'être souligné. Pompée n'a fait qu'élaborer une organisation dont les rois hellénistiques avaient jeté les bases.

Pour ces rois, la fondation de cités à la grecque offrait le moyen le plus sûr d'asseoir leur puissance dans une région donnée. On peut à ce propos se livrer à une comparaison instructive. Dans la Syrie voisine les premiers Séleucides fondèrent un groupe de cités auxquels les historiens antiques donnent le nom de *Tétrapole*, les Quatre cités: Antioche, Séleucie de Piérie, Laodicée, Apamée. Ces villes formaient la base même de leur pouvoir dessiné par une sorte de grand quadrilatère qui groupait capitale, ports et base militaire. H. Seyrig¹⁵ a montré à ce propos que l'emplacement choisi pour ce quadrilatère comportait un aspect remarquable: l'absence de villes importantes plus anciennes. Il ne s'agit pas

dans ces quatre cas de re-fondations, mais de fondations nouvelles établies dans une région où l'urbanisation n'était guère développée ou était en régression. La région devait faire partie pour l'essentiel de ce qui était le domaine royal (*chora*) dans lequel les nouveaux maîtres avaient les mains libres.

En Jordanie, les villes de la Décapole quadrillent pour l'essentiel une zone dont le caractère inorganique nous a déjà frappés. Là aussi, il est probable que le territoire faisait partie du domaine royal: là aussi, l'absence de structures plus anciennes laissait les mains libres aux souverains. Le situation était naturellement un peu différente dans le cas d'Amman, ancienne capitale d'un petit royaume (et dont l'élévation au rang de cité est apparemment plus ancienne)¹⁶ et dans celui de Nysa-Beisan, autre ville ancienne et importante, mais qui doit son rattachement à la Décapole à des raisons essentiellement stratégiques.

III

Il nous reste à examiner quelles étaient les bases matérielles et humaines susceptibles d'assurer l'existence de ces villes.

Les bases matérielles d'abord. Pour deux d'entre elles le problème ne se pose guère. Amman d'un côté, Beisan de l'autre, avaient derrière elle un passé urbain; elles n'étaient que des re-fondations. Trois autres, Gerasa, Gadara et Pella disposaient de toute évidence de territoires et suffisamment étendus et suffisamment riches pour une population de quelque importance. La même remarque est possible pour Canatha et Hippos. Dans l'ensemble ces villes, qui n'étaient sans doute pas de même importance, correspondaient à un module courant dans tout le Proche-Orient à l'époque.

La base même de la subsistance antique, c'est-à-dire la production agricole et une production suffisante, existait pour les unes et les autres. Il n'y pas lieu, au contraire, d'attribuer une place importante au commerce, entendons au commerce international de grand rapport. On ne songerait plus aujourd'hui à suivre M. Rostovtzeff et à reconnaître dans Gerasa une ville caravanière¹⁷. Le commerce des caravanes, nous l'avons vu, était aux mains des Nabatéens et les Nabatéens avaient leur propre réseau routier; l'une de leurs grandes voies rejoignaient la Méditerranée à Gaza à travers l'ancien Edom; l'autre avait son terminus à Bosra; mais c'était la voie du désert et cette voie contournait la Décapole.

L'activité économique des ces villes—commerce et artisanat—était ainsi celle que l'on rencontre dans leurs pareilles à travers le monde gréco-romain, et de volume surtout local.

⁹ Cf. Jos. *Antiquités*, xiv, 4, 4; le texte est formel et pour les antécédents de ces villes et pour leur rattachement à la province de Syrie.

¹⁰ Pour Gerasa, cf. Spijkerman, *The Coins of the Decapolis and Provincia Arabia*, p. 157 (et p. 96 pour Capitolias) et H. Seyrig, *Syria* 42, 1965, p. 25.

¹¹ Ce sont Abila, Dion, Gadara, Nysa, Pella et Philadelphie.

¹² Cf. les indications fournies par Spijkerman, *ibid* (note 10).

¹³ Pour Nysa, cf. K. J. Rigsby, *Trans Amer Philol. Assoc.* 1980, p. 238.

¹⁴ Dans les fameux papyrus Zénon, Philadelphie est encore inconnue (et il s'agit de documents concernant un fonctionnaire lagide); la ville s'appelle encore Rabbat Ammon, Birta de l'Ammanitide, comme aujourd'hui Qalaat Amman. La création de Philadelphie doit donc se placer après 259.

¹⁵ Cf. à propos de la Tétrapole, H. Seyrig, *The Role of the Phoenicians in the Interactions of Mediterranean Civilization* (1968) pp. 53-63.

¹⁶ Pour la date, cf. ci-dessus, n. 14. Cette distinction conférée par le Lagide à Amman devait correspondre à des considérations politico-militaires peut-être une mesure de précaution contre les premières pressions des Nabatéens.

¹⁷ M. Rostovtzeff, *Caravan cities*, avec les développements consacrés à Doura et à Gerasa, avec la critique de D. Schlumberger, *Gnomon*, xi, 1935, pp. 82-96. La richesse agricole de Djerash est encore sensible—visible—aujourd'hui. Le nom antique de la rivière qui traverse la ville—*chrysorhoas*—en est un autre témoignage; pas plus que les autres rivières de ce nom (p. ex. le barada de Damas), celle de Djerash ne roulait des paillettes d'or; mais ses eaux assuraient la richesse de ses riverains. Pour Gerasa, il faut rappeler aussi l'importance des forêts sur son territoire—importantes aujourd'hui encore. Ces bases favorables, jointes aux bienfaits de la paix romaine avec l'accumulation des richesses qu'elle entraînait, suffirent à expliquer la débauche monumentale de la ville romaine.

Cependant l'élément capital dans la fondation d'une ville est l'élément humain. L'intérêt que les souverains hellénistiques et après eux les empereurs romains portaient à la création de villes, plus exactement de cités à la grecque, était surtout, non point d'ordre militaire (qui certes n'était pas absent, comme nous l'avons indiqué), mais d'ordre économique et culturel. Ce sont les citadins—et donc les citoyens de nos villes—qui organisaient l'activité économique chez eux et dans des cadres plus vastes. Ces cités étaient des réservoirs d'hommes, disons d'abord de spécialistes et de techniciens. C'est dans les villes que se trouvait une population d'un certain niveau technique et culturel. Sans elles, ces grands empires ne constituaient que des masses informes: la facilité de la conquête d'Alexandre a illustré ce fait. Il fallait aux empires nouveaux des hommes—et des hommes qui étaient au niveau de la civilisation du temps, celle élaborée dans les anciennes cités grecques.

Les problèmes qui touchent à la population des villes antiques restent toujours très obscurs—par manque de données exactes. Dans le cas des villes de la Décapole, l'origine des citoyens et des non-citoyens ne peut être établie qu'en gros. A l'arrivée des Macédoniens, le territoire qui sera celui de la Décapole comptait sans nul doute une population mélangée, quoique fondamentalement sémitique. Aux éléments les plus anciens—sans doute des Cananéens, dans le nord en tout cas—étaient venus s'ajouter au cours des siècles des Israélites, des Araméens, des Arabes enfin.

Mais le problème est celui de l'élément hellénique; selon les normes du temps, il n'y a pu avoir fondation de ville sans lui. On devait donc retrouver là les éléments qui dans tout le monde hellénistique formaient le noyau de la population des villes nouvelles: les vétérans des armées des conquérants; noyau qui comportait aussi et dès l'origine tous ceux que le rêve d'une fortune à constituer au loin avait pu jeter sur les routes du Proche-Orient: commerçants et artisans de toute catégorie. Ce sont là des probabilités, mais de bonnes probabilités. Nous savons en effet par les fameux papyrus Zénon que le gouverneur militaire d'Amman, au milieu du 3^e siècle avait à son service une troupe de cavaliers constituée par des mercenaires grecs. Ce n'était certainement pas un cas unique. Nysa-Beisan avait comme autre nom celui de Scythopolis: ces Scythes seraient-ils autres chose que des mercenaires de cette nationalité—les tcherkesses de l'époque?

Rien ne prouve cependant qu'il y eut parmi ces villes des fondations analogues à celles qui nous sont attestées ailleurs, ainsi à Antioche ou à Doura, et qui comportaient l'installation de quelques milliers de colons d'origine grecque et macédonienne. On peut penser que les colons d'origine hellénique ne dépassaient pas en nombre dans notre cas, à l'origine, ce que l'on appelait ailleurs un *politeuma*, une communauté de volume restreint à laquelle on reconnaissait des droits particuliers différents de ceux des simples sujets. C'est à eux qu'était sans doute réservé d'abord le titre d'*Antiocheis* ou de *Seleukeis* dont textes et monuments nous ont conservé le souvenir. Il fallut une évolution qui a pu prendre un temps

très différent d'un endroit à l'autre pour passer de ces communautés au statut d'une *polis*, d'une cité. Comme ailleurs, comme aussi dans les toutes grandes villes, Antioche ou Alexandrie, ces communautés d'origine hellénique vivaient dès le départ à côté d'autres d'origine ethnique différente. Ce qui est possible dans le cas de cas de la Décapole, c'est que le droit de cité fut rapidement étendu à une partie au moins des membres de ces autres communautés. Les documents font défaut naturellement. Signalons un petit détail seulement. Fl. Josèphe, en parlant de Césarée de Palestine—une création d'Hérode le Grand, ancien établissement phénicien élevé sans doute, ou peut-être, au rang de cité par les Lagides déjà—dit indifféremment en parlant des citoyens par opposition aux Juifs qui ne l'étaient pas—Grecs ou Syriens, ce dernier terme désignant très évidemment un élément d'origine sémitique, phénicien probablement¹⁸. C'est une formule qui pouvait sans doute s'appliquer aux villes de la Décapole.

Au reste, ce n'est pas l'origine ethnique, c'est la culture qui dès cette époque tend à définir qui est Hellène et qui ne l'est pas et, en conséquence, qui peut avoir accès à un certain statut politique et qui ne le peut pas. Ce qui est remarquable, c'est le degré d'hellénisation des villes de la Décapole. Par chance, nous possédons des indications précises pour l'une d'entre elles au moins, Gadara. Trois de ses fils se firent un nom parmi les penseurs et écrivains de langue hellénique, le cynique Ménippe dès le 3^e siècle et, au 1^e, le poète Méléagre et surtout Philodème qui vécut en Italie, ami des aristocrates romains, connu de Cicéron. Pompée, lorsqu'il arriva sur les lieux, n'était pas démuni: il avait pu obtenir des informations de première main à Rome même¹⁹. Nous sommes là, soulignons-le, en présence de la situation que les Romains rencontrèrent sur place. L'urbanisation, là comme ailleurs, relève d'une importante phase hellénistique.

IV

Quand l'image des villes de la Décapole nous est un peu mieux connue, c'est-à-dire essentiellement à Djerash et à Umm geis (Gadara), c'est celle d'une ville romaine avec ses colonnades et ses monuments grandioses. La même image nous est fournie par le reste de la Jordanie dans ce qui constituait auparavant le royaume nabatéen. La province d'Arabie fut l'occasion d'une uniformisation de la culture—d'une culture fondamentalement gréco-romaine dans son expression.

Fâcheusement, pour la zone du royaume nabatéen, les données relatives à la période hellénistique font à peu près totalement défaut même à Pétra où l'on peut supposer un développement urbain important, mais guère antérieur au 1^e siècle avant notre ère. A quoi ressemblaient Madaba, Dibon,

¹⁸ On rappellera aussi dans ce contexte le cas de Jerusalem à la veille des Maccabées: la présence d'une communauté d'*Antiocheis* (c'est-à-dire des Juifs hellénisés), qui occupaient un quartier à eux; cf. sur ce point E. Bickermann, *Der Gott der Makkabäer*, p. 59.

¹⁹ Gadara avait été détruite par Alexandre Jannée: ce fut peut-être la cause de l'expatriation de Philodème.

Kerak, au moment où se place le premier épanouissement des villes de la Décapole? On ne saurait le dire. Nous sommes là en présence d'inconnues que seule une recherche archéologique plus poussée peut éliminer. Les fouilles de grand style mises en route par les autorités jordaniennes à Djerash font entrevoir de grandes nouveautés. L'importance du niveau hellénistique est dès à présent certaine grâce au témoignage de la céramique du moins dans certains secteurs comme celui de la place ovale et du sanctuaire de Zeus²⁰. Pour les monuments dont subsistent des vestiges les dates sont plus récentes. Des constructions d'un style original, sinon inédit, peuvent être restitués là. Si on peut leur appliquer le terme d'hellénistique tardif, pour les distinguer de la phase précédente, ils appartiennent chronologiquement déjà à l'Empire (milieu du 1^e siècle de notre ère). Quant à l'état hellénistique, qui au point de vue monumental a sans doute été pratiquement éliminé par les états romains, on peut remonter dans son cas au début du 2^e siècle avant notre ère²¹.

Il appartiendra aux recherches des années à venir de confirmer ces premiers aperçus et de nous apporter une image

²⁰ Pour les fouilles hellénistiques qui ont d'abord fourni la preuve de l'occupation hellénistique cf. A. N. Barghout *Studies in the History and Archaeology of Jordan*, 1, p. 209.

²¹ Les fouilles menées par une équipe française au sanctuaire de Zeus ont apporté la confirmation du niveau hellénistique dans un sondage au pied de l'escalier d'accès au sanctuaire inférieur. Par ailleurs, on voit encore dans le cryptoportique est, qui supporte la terrasse du sanctuaire inférieur, les murs de l'état hellénistique précédent. La place que les Nabatéens ont pu tenir à Djerash reste obscure. Les témoignages invoqués appartiennent au reste tous à la période romaine: monnaies nabatéennes, inscription de Rabbel II, dédicaces au dieu 'arabe' (qui a des chances d'être nabatéen). Quant au temple C, dont la date romaine paraît certaine, P. Bernard, *Fouilles d'Ai Khanoum*, 1, p. 98-99, considère que son plan est celui d'un mausolée de type macédonien, plutôt que babylonien, comme on l'avait dit. Les plans nabatéens sûrs ne sont pas de ce type.

plus complète de ce que fut le développement urbain à l'époque hellénistique en Jordanie.

La période prise en considération dans cet exposé n'est pas un accident dans l'histoire de la Jordanie: elle s'étend sur un millénaire au cours duquel se place la première unification du pays sous la forme de la province d'Arabie.

Il n'y a pas lieu de penser que l'environnement connu de grands changements au cours de cette période; il n'existe pas d'indice pour admettre que les rapports entre zone agricole et zone des nomades aient varié de beaucoup ou que la déforestation ait fait des progrès notables. Nous constatons ainsi que des civilisations très diverses peuvent s'adapter à des conditions externes identiques. Dans la période considérée la Jordanie était liée d'abord et finalement fortement intégrée au monde méditerranéen. Le prestige de la civilisation hellénique, l'habileté politique et la supériorité militaire des Romains ont assuré la diffusion d'une civilisation uniforme et élaborée à l'origine sous d'autres cieux²²; ainsi se trouve illustrée une donnée majeure dans le développement des civilisations plus évoluées: la prééminence du facteur humain. Cette constatation n'est sans doute pas déplacée dans une enquête consacrée à l'environnement, ses aspects et ses limites.

²² On lit dans T. E. Lawrence, *Les sept piliers de la sagesse* (trad. française, éd. Payot 1936) p. 733: 'Ces villes-frontières romaines—Oum El Djemal, Oum El Surab, Oumtayé—révélaient un esprit obtus. Ces bâtiments incongrus dans ce qui était alors, et restait, un poste désert, témoignaient de l'insensibilité des bâtisseurs. C'était presque une affirmation vulgaire du droit de l'homme (du droit Romain) à garder ses habitudes sur toute la surface de son domaine. Cette architecture italienne, dont quelques provinces plus dociles devaient faire les frais—dressée à la frontière du monde, révélait un aveuglement prosaïque à tout l'éphémère de la politique. Une maison qui survit ainsi au dessein de son architecture marque un orgueil trop trivial pour faire honneur à qui l'a conçue'. C'est là un admirable exemple de contre-sens historique. L'architecture des sites mentionnés n'a rien d'italien; les bâtisseurs de l'endroit ne venaient pas de Rome et n'avaient pas fait leurs études à Rome.

